

# PAUVRE BLAISE

PAR LA COMTESSE DE SÉGUR



## Sommaire

- I. LES NOUVEAUX MAITRES
- II. PREMIERE VISITE AU CHATEAU
- III. LA RÉPARATION ET LA RECHUTE
- IV. LE CHAT-FANTOME
- V. UN MALHEUR
- VI. VENGEANCE D'UN ELEPHANT
- VII. LA MARE AUX SANGSUES
- VIII. LES FLEURS
- IX. LES POULETS
- X. LE RETOUR DE JULES
- XI. LE CERF-VOLANT
- XII. L'ACCENT DE VÉRITÉ
- XIII. LE REMORDS
- XIV. LES DOMESTIQUES
- XV. L'AVEU PUBLIC
- XVI. L'OBÉISSANCE
- XVII. LA CORRESPONDANCE
- XVIII. LA COMTESSE DE TRÉNILLY
- XIX. L'ENTORSE
- XX. L'EPREUVE
- XXI. LE GRAND JOUR
- XXII. CONCLUSION

## **Pauvre Blaise**

### **I**

#### **LES NOUVEAUX MAITRES**

Blaise était assis sur un banc, le menton appuyé dans sa main gauche. Il réfléchissait si profondément qu'il ne pensait pas à mordre dans une tartine de pain et de lait caillé que sa mère lui avait donnée pour son déjeuner.

«A quoi penses-tu, mon garçon? lui dit sa mère. Tu laisses couler à terre ton lait caillé, et ton pain ne sera plus bon.

BLAISE

Je pensais aux nouveaux maîtres qui vont arriver, maman, et je cherche à deviner s'ils sont bons ou mauvais.

MADAME ANFRY

Que tu es nigaud! Comment veux-tu deviner ce que sont des maîtres que personne de chez nous ne connaît?

BLAISE

On ne les connaît pas ici, mais les garçons d'écurie qui sont arrivés hier avec les chevaux les connaissent, et ils ne les aiment pas.

MADAME ANFRY

Comment sais-tu cela?

BLAISE

Parce que je les ai entendus causer pendant que je les aidais à arranger leurs harnais; ils disaient que M. Jules, le fils de M. le comte et de Mme la comtesse, les ferait gronder s'il ne trouvait pas son poney et sa petite voiture prêts à être attelés; ils avaient l'air d'avoir peur de lui.

MADAME ANFRY

Eh bien, cela prouve-t-il qu'il soit méchant et que les maîtres sont mauvais?

BLAISE

Quand de grands garçons comme ces gens d'écurie ont peur d'un petit garçon de onze ans, c'est qu'il leur fait du mal.

MADAME ANFRY

Quel mal veux-tu que leur fasse un enfant?

BLAISE

Ah! voilà! C'est qu'il va se plaindre, et que son père et sa mère l'écoutent, et qu'ils grondent les pauvres domestiques. Je dis, moi, que c'est méchant.

MADAME ANFRY

Et qu'est-ce que ça te fait, à toi? Tu n'es pas leur domestique; tu n'as pas à te mêler de leurs affaires. Reste tranquille chez toi, et ne va pas te fourrer au château comme tu faisais toujours du temps de M. Jacques.

BLAISE

Ah! mon pauvre petit M. Jacques! En voilà un bon et aimable comme on n'en voit pas souvent. Il partageait tout avec moi; il avait toujours une petite friandise à me donner: une poire, un gâteau, des cerises, des joujoux; et puis, il était bon et je l'aimais! Ah! je l'aimais!... Je ne me consolerais jamais de son départ.»

Et Blaise se mit à pleurer.

MADAME ANFRY

Voyons, Blaise, finis donc! Quand tu pleureras tout ce que tu as de larmes dans le corps, ce n'est pas cela qui les ferait revenir. Puisque son père a vendu aux nouveaux maîtres, c'est une affaire faite, et tes larmes n'y peuvent rien, n'est-ce pas? Moi aussi, je regrette bien M. et Mme de Berne, et tu ne me vois pourtant pas pleurer...»

Mme Anfry fut interrompue par le claquement d'un fouet et une voix forte qui appelait:

«Holà! le concierge! Personne ici?»

Mme Anfry accourut; un domestique à cheval et en livrée était à la grille fermée.

«C'est vous qui êtes concierge, ici? Tenez la grille ouverte; M. le comte arrive dans cinq minutes, dit-il d'un air insolent.

—Oui, Monsieur, répondit Mme Anfry en saluant.

—Tout est-il en état au château?

—Dame! Monsieur, j'ai fait de mon mieux pour satisfaire les maîtres, répondit timidement Mme Anfry.

—C'est bon, c'est bon», reprit le domestique en fouettant son cheval.

Mme Anfry ouvrit la grille tout en suivant des yeux le domestique, qui galopait vers le château.

«Il n'est guère poli, celui-là, murmura-t-elle; il aurait pu tout de même parler plus honnêtement. Blaise, mon garçon, continua-t-elle plus haut, cours au château et préviens ton père que les nouveaux maîtres arrivent, qu'il vienne vite me rejoindre pour les recevoir à la grille.

—Où le trouverai-je, maman? dit Blaise.

—Dans les chambres du château, qu'il arrange et nettoie depuis ce matin; va, mon garçon, va vite.»

Blaise partit en courant; il entra dans le vestibule, où il trouva cinq ou six domestiques qui allaient et venaient d'un air effaré.

«Halte-là, petit! lui cria un des domestiques; les blouses ne passent pas. Qui demandes-tu?

—Je cherche mon père, Monsieur, pour recevoir les maîtres, répondit Blaise.

Maman m'a dit qu'il était au château.»

Et Blaise voulut entrer dans l'appartement; le domestique le saisit par le bras:

## LE DOMESTIQUE

Je t'ai dit, gamin, qu'on ne passait pas en blouse. Ton père n'est pas au château; ce n'est pas sa place ni la tienne non plus. Va le chercher ailleurs.

BLAISE

Mais pourtant maman m'a dit...

LE DOMESTIQUE

Vas-tu finir et t'en aller, raisonneur! Si tu ajoutes un mot, je t'époussetterai les épaules du manche de mon plumeau.»

Le pauvre Blaise se retira le cœur un peu gros, et retourna tristement à la grille, où l'attendait sa mère.

«Ils n'ont pas voulu me laisser entrer, maman; ils ont dit que papa n'était pas au château, et que je n'y pouvais pas entrer en blouse. Du temps de M. Jacques, j'y entrais bien, pourtant.

—Je crains que tu n'aies deviné juste, mon pauvre Blaise, dit Mme Anfry en soupirant. On dit: tels maîtres, tels valets. Les valets ne sont pas bons, il se pourrait que les maîtres ne le fussent pas non plus... Comment allons-nous faire? Ils ne seront pas contents si ton père n'est pas ici pour les recevoir.

Un concierge doit être à sa grille.

BLAISE

Voulez-vous que je retourne au château, maman? Je le trouverai peut-être aux écuries.

MADAME ANFRY

Trop tard, mon ami, trop tard; j'entends claquer des fouets. Ce sont les maîtres qui arrivent.»

Comme elle achevait ces mots, elle vit accourir Anfry, essoufflé et suant, juste au moment où un nuage de

poussière annonçait l'approche de la voiture de poste.

Anfry se plaça, le chapeau à la main, d'un côté de la grille; Mme Anfry se rangea avec Blaise de l'autre côté: la berline attelée de quatre chevaux de poste apparut, tourna au galop et enfila l'avenue du château. Elle passa si rapidement que Blaise eut à peine le temps d'apercevoir un monsieur et une dame au fond de la voiture, un petit garçon et une petite fille sur le devant.

Ils passèrent sans répondre aux révérences de Mme Anfry et aux saluts du concierge; la petite fille seule salua.

Quand la voiture fut hors de vue, le mari et la femme se regardèrent d'un air chagrin; ils fermèrent lentement la grille, rentrèrent sans mot dire dans leur maison et s'assirent près d'une table sur laquelle était préparé leur frugal dîner. Blaise vint les rejoindre et, de même que ses parents, se plaça silencieusement près de la table.

«Mon ami, dit enfin Mme Anfry, comment trouves-tu les domestiques des nouveaux maîtres?

—Mauvais, répondit Anfry; grossiers, mauvaises langues. Mauvais, répéta-t-il en soupirant.

MADAME ANFRY

Blaise craint que les maîtres ne soient guère meilleurs.

ANFRY

Cela se pourrait bien! Ce ne sera pas comme avec les anciens qui n'y sont plus. Blaise, mon garçon, ajouta-t-il en se tournant vers lui, ne va pas au château; n'y va que si on te demande, et restes-y le moins possible.

BLAISE

C'est bien ce que je compte faire, papa; je n'ai pas du tout envie d'y aller.

Quand mon cher petit M. Jacques y demeurerait, c'était bien différent; je l'aimais et il voulait toujours m'avoir... Je ne le reverrai peut-être jamais!

Mon Dieu! mon Dieu! que c'est donc triste d'aimer des gens qui vous quittent.»

Et le pauvre Blaise versa quelques larmes.

ANFRY

Allons, Blaise, du courage, mon garçon! Qui sait? tu le reverras peut-être plus tôt que tu ne penses. M. de Berne m'a bien promis qu'il tâcherait de me placer dans son autre terre, où il va habiter.

BLAISE

Et puis il la vendra encore, et il nous faudra encore changer de maîtres.

ANFRY

Mais non; tu ne sais pas et tu parles comme si tu savais. L'autre terre est une terre de famille, qui ne doit jamais être vendue; tandis que celle-ci était de la famille de Madame, et ils ne pouvaient pas habiter deux terres à la fois. Est-ce vrai?

—A quoi sert de parler de tout cela? dit Mme Anfry. Mangeons notre dîner; veux-tu du fromage, Blaisot, en attendant la salade aux œufs durs?»

Blaise accepta le fromage, puis la salade, et, tout en soupirant, il mangea de bon appétit, car, à onze ans, on pleure et on mange tout à la fois.

Le reste du jour se passa tranquillement pour la famille du concierge; personne ne les demanda. Quand la nuit fut venue, ils mirent les verrous à la grille, le concierge fit sa tournée pour voir si tout était bien fermé, et il rentra pour se coucher. Sa femme et son fils dormaient déjà profondément.

## II

### PREMIERE VISITE AU CHATEAU

«M. le comte demande le concierge», dit d'une voix impérieuse un des domestiques du château.

C'était de grand matin. Mme Anfry faisait son ménage, Blaise nettoyait la vaisselle, et Anfry était allé scier du bois pour les fourneaux de la cuisine et de la lingerie.

Le domestique avait ouvert bruyamment la porte et restait sur le seuil; il regardait le modeste mobilier du concierge.

«Votre mobilier ne fait pas honneur à vos anciens maîtres, dit le valet en ricanant; si M. le comte passait par ici, il vous ferait bien vite changer tout cela.

—Qu'est-ce que vous trouvez à mon mobilier qui parle contre les anciens maîtres? répondit vivement Mme Anfry. Est-ce qu'il y manque quelque chose? Tout n'est-il pas en bon état? C'était de bons maîtres, ceux qui n'y sont plus, et je n'en demande pas de meilleurs au bon Dieu.

#### LE DOMESTIQUE

Ha! ha! le bon Dieu! Comme s'il se mêlait d'un concierge et de son mobilier.

#### MADAME ANFRY

Le bon Dieu se mêle de tout, et d'un pauvre concierge tout comme d'un prince et d'un roi; et je n'entends pas qu'on se raille du bon Dieu chez moi, entendez-vous bien!

## LE DOMESTIQUE

Voyons, voyons, Madame la concierge, il ne faut pas vous emporter pour un mot dit en plaisanterie; mais M. le comte demande le concierge et je ne le vois pas ici.

## MADAME ANFRY

Il est au château à scier du bois; allez le chercher là-bas, vous lui ferez la commission.

## LE DOMESTIQUE

Si vous y envoyiez votre garçon, cela me donnerait le temps d'aller faire un tour au village et de faire connaissance avec les cafés.

## MADAME ANFRY.

Mon garçon n'a que faire au château; on lui a dit hier qu'on n'y entrait pas en blouse; il ne se mettra pas en prince pour y aller, et il n'ira pas.

## LE DOMESTIQUE.

Vous êtes maussade, Madame la concierge; mais prenez-y garde, on pourrait bien chercher à vous remplacer et à vous faire partir.

## MADAME ANFRY

Comme vous voudrez. Si les maîtres sont comme les valets, je ne tiens pas à y rester; nous sommes connus dans le pays, et nous ne manquerons pas de travail ni de place, mon mari et moi.»

Le domestique vit qu'il n'y avait rien à gagner en continuant la conversation; il se retira en grommelant, et remonta

lentement l'avenue du château. Il trouva le concierge au bûcher, comme le lui avait dit Mme Anfry.

«M. le comte vous demande, lui dit-il brusquement.

—Je ne suis guère en toilette pour me présenter chez M. le comte, répondit Anfry.

—Puisqu'il vous demande, c'est qu'il vous veut comme vous êtes, reprit le domestique d'un ton bourru.

—C'est vrai», se borna à répondre Anfry.

Et, laissant son travail, il remit sa veste, secoua la poussière de ses pieds, et se dirigea vers le château.

«Où allez-vous? lui dit rudement un domestique qui balayait l'escalier.

—M. le comte m'a fait demander.

—Est-ce bien sûr?... Passez alors, quoique vous soyez bien mal vêtu pour paraître devant M. le comte.

—Qu'à cela ne tienne; j'aime autant ne pas y aller.»

Et Anfry se mit à redescendre l'escalier qu'il avait monté à moitié.

«Mais non, je ne dis pas cela. Puisque M. le comte vous a demandé, c'est qu'il veut vous voir.

—Alors, gardez vos réflexions pour vous», dit Anfry en remontant l'escalier.

Il arriva à la porte du comte de Trénilly et frappa discrètement.

«Entrez!» lui cria-t-on.

Anfry entra; il vit un homme de trente-cinq à trente-six ans, d'assez belle apparence, l'air hautain, mais le regard assez doux. Anfry salua; le comte répondit par un léger signe de tête.

«Vous avez des enfants? dit-il d'un ton bref.

ANFRY

Un seul, monsieur le comte.

LE COMTE

Garçon ou fille?

ANFRY

Garçon.

LE COMTE

Quel âge?

ANFRY

Onze ans.

LE COMTE

Envoyez-le au château.

ANFRY

Pour quel service, Monsieur le comte?

LE COMTE

Pour le mien, parbleu, puisque je vous dis de me l'envoyer.

ANFRY

Pardon, Monsieur le comte, mais je ne comprends pas comment mon garçon de onze ans pourrait faire le service de Monsieur le comte. Et s'il faut tout dire, je n'aimerais pas à le mettre en contact avec vos gens.

LE COMTE

Et pourquoi, s'il vous plaît? Le fils de mon concierge est-il trop grand seigneur pour se trouver avec mes gens?

ANFRY

Au contraire, Monsieur le comte, il ne serait pas assez grand seigneur pour eux; ils l'ont chassé hier, ils le chasseraient bien encore.

—Je voudrais bien voir cela, s'écria le comte avec colère, quand ce serait par mon ordre qu'il viendrait ici.

ANFRY

Enfin, Monsieur le comte, mon garçon pourrait voir et entendre des choses qui me feraient de la peine en lui faisant du mal, et j'aime autant qu'il reste à la maison et qu'il n'entre pas au château.»

Le comte fut étonné de cette résistance. Il regarda attentivement le concierge et parut frappé de l'air décidé, mais franc, ouvert et honnête, qui donnait à toute sa personne quelque chose qui commandait le respect. Il hésita quelques instants, puis il reprit d'un ton plus doux:

«C'était pour mon fils que je vous demandais le vôtre; mais peut-être avez-vous raison... Quand mon fils voudra jouer avec votre garçon, il ira le chercher chez vous. Au revoir, ajouta-t-il en faisant de la main un geste d'adieu. Quel est votre nom?

—Anfry, Monsieur le comte, à votre service, quand il vous plaira.»

Anfry sortit, redescendit l'escalier et fut arrêté dans le vestibule par des domestiques, curieux de savoir ce que leur maître avait pu vouloir à un homme d'aussi petite importance qu'un concierge de château; Anfry leur répondit brièvement, sans s'arrêter, et rentra chez lui.

Blaise était devant la grille; il époussetait et nettoyait quand son père rentra.

«As-tu vu le garçon de M. le comte? lui demanda Anfry.

BLAISE

Non, papa; je n'ai vu personne, qu'un domestique, qui est venu me dire d'aller voir M. Jules.

ANFRY

Tu n'y as pas été, j'espère bien?

BLAISE

Non, papa, vous me l'aviez défendu; d'ailleurs, je n'ai guère envie de lier connaissance avec ce M. Jules. Je me figure qu'il ne doit pas être bon.

—Tu pourrais avoir raison; travaille, va à l'école, ce sera mieux pour toi que courailler et paresser toute la journée.

En attendant, va me chercher ma serpe que j'ai laissée au bûcher; il y a des branches qui avancent sur la grille et qui gênent pour l'ouvrir. Je veux les couper.»

Blaise, toujours prompt à obéir, partit en courant; il entra au bûcher et y trouva Jules de Trénilly, qui essayait de couper des rognures de bois avec la serpe, qu'il avait ramassée.

«Voulez-vous me donner cette serpe, Monsieur? lui dit Blaise poliment.

JULES

Elle n'est pas à toi, je ne te la rendrai pas.

BLAISE

Pardon, Monsieur, elle est à papa; il m'a envoyé pour la chercher.

JULES

Je te dis que j'en ai besoin; laisse-moi tranquille.

BLAISE

Mais papa en a besoin aussi, je dois la lui rapporter.

JULES

Vas-tu me laisser tranquille; tu m'ennuies.»

Blaise insista encore pour avoir sa serpe; Jules continuait à la refuser; Blaise s'approcha pour la retirer des mains de Jules, qui se mit en colère et menaça de la lancer à la tête de Blaise. Il fit, en effet, le mouvement de la jeter; la serpe, trop lourde, retomba sur son pied et lui fit une entaille au soulier, au bas et à la peau; Jules se mit à crier; Michel, le

garçon d'écurie, accourut et s'effraya en voyant du sang au pied de son jeune maître.

«Comment vous êtes-vous blessé, Monsieur Jules? lui demanda-t-il.

JULES, criant

C'est ce méchant garçon qui m'a fait mal. Il m'a coupé avec la serpe.

MICHEL, avec rudesse

Méchant garnement! que viens-tu faire ici? Tu es le fils du concierge; va à ta niche et n'en sors pas... Ne pleurez pas, pauvre Monsieur Jules; nous allons bien faire gronder ce mauvais sujet qui vous a fait mal.

JULES

Tu diras, Michel, qu'il m'a donné un coup de serpe.

MICHEL

Mais est-ce bien vrai? Je n'ai rien vu, moi.

JULES

C'est égal, dis toujours, puisque c'est sa faute; si tu ne veux pas, je dirai que c'est toi, et je te ferai chasser.

MICHEL

Non, non, Monsieur Jules, non, non, il ne faut pas me faire chasser; je dirai comme vous me l'ordonnez.»

Et Michel prit Jules dans ses bras et l'emporta au château.

Le pauvre Blaise était resté immobile, stupéfait. Enfin il ramassa la serpe et se dit:

«Faut-il que ce garçon soit méchant! Je vais vite tout raconter à papa, pour qu'il connaisse la vérité et qu'il sache bien que ce n'est pas moi qui l'ai blessé.»

Il courut vers la grille; son père l'attendait avec impatience.

«Tu y as mis du temps, mon garçon, dit-il en recevant la serpe. Qu'est-ce qui t'a retenu si longtemps?»

Blaise, tout essoufflé, raconta à son père ce qui s'était passé; il avait à peine terminé son récit, que M. de Trénilly parut en haut de l'avenue, marchant d'un pas précipité vers la grille.

«Anfry! cria-t-il avec colère, amenez-moi ce petit drôle, qui s'est caché dans la maison quand il m'a aperçu.»

Anfry marcha seul vers M. de Trénilly.

«Monsieur le comte, dit-il le chapeau à la main, je crois savoir ce qui vous amène ici, et je sais que mon fils n'est pas coupable de ce qui est arrivé.

M. DE TRÉNILLY

Comment, pas coupable? Mon fils a au pied une grande entaille que lui a faite votre garçon avec sa serpe, et vous trouvez qu'il n'est pas coupable?

ANFRY

Ce n'est pas mon garçon, c'est le vôtre qui se l'est faite lui-même.

M. DE TRÉNILLY

Ceci est trop fort, par exemple! Me faire croire que mon fils s'est coupé pour le plaisir d'avoir une plaie et d'en souffrir pendant huit jours.

ANFRY

Non, Monsieur le comte, mais par imprudence et par colère.»

Alors Anfry raconta à M. de Trénilly ce que venait de lui apprendre Blaise.

«Faites-le venir, dit M. de Trénilly, je veux l'entendre raconter à lui-même.»

Anfry alla chercher Blaise, qu'il trouva blotti derrière un rideau.

ANFRY

Allons, Blaisot, viens parler à M. le comte; il veut que tu lui racontes ce qui s'est passé avec M. Jules.

BLAISE

Oh! papa, j'ai peur. Il a l'air en colère; il va me battre.

ANFRY

Te battre! Sois tranquille, mon garçon, je suis là, moi; s'il fait mine de te toucher, je t'emmène et nous quitterons la maison, seulement le temps d'emporter nos effets.»

Blaise sortit de sa cachette et, tout tremblant, suivit son père, qui l'emmena devant M. de Trénilly. Blaise n'osait lever les yeux; M. de Trénilly le regardait avec colère.

«Raconte-moi comment mon fils a reçu sa blessure, dit-il enfin avec dureté.

BLAISE

Il ne voulait pas me rendre la serpe que papa m'avait envoyé chercher, Monsieur; j'ai insisté, il s'est fâché, il a voulu m'en donner un coup; la serpe est lourde, elle est retombée malgré lui et l'a blessé au pied.

M. DE TRÉNILLY

Tu mens! je te dis que tu mens!

BLAISE, vivement

Non, Monsieur, je ne mens pas; je ne mens jamais. Si j'avais blessé M.

Jules, je l'aurais dit sans attendre qu'on me le demandât.»

L'honnête indignation de Blaise parut faire impression sur M. de Trénilly; il regarda alternativement Blaise et Anfry, et s'en alla en se disant à mi-voix:

«C'est singulier! Il a l'air franc et honnête; mais pourquoi Jules aurait-il fait ce conte, et pourquoi Michel l'aurait-il soutenu?... C'est ce que je vais tâcher de me faire expliquer...»

Quand il fut parti, Anfry rentra avec Blaise et lui répéta la défense d'aller au château sans nécessité.

### III

## LA RÉPARATION ET LA RECHUTE

Huit jours après, Blaise était dans le jardin avec son père; ils bêchaient tous deux une plate-bande de salades, lorsque la voix de M. de Trénilly se fit entendre; il appelait Anfry.

«Me voici, Monsieur le comte», répondit Anfry; et il courut vers le comte, qui tenait Jules par la main.

«Anfry, dit le comte, voici Jules qui vient faire ses excuses à votre garçon pour ce qui s'est passé la semaine dernière: votre garçon avait raison, c'est Michel qui a menti; Jules s'est blessé lui-même, il l'a avoué, et il est bien fâché d'avoir accusé à tort votre garçon; de peur d'être grondé pour avoir touché la serpe, il a fait un mensonge et une méchanceté, mal conseillé par Michel, que j'ai renvoyé de mon service et qui est retourné dans son pays; Jules ne recommencera pas, il me l'a bien promis. Jules, va chercher Blaise; tu le lui diras toi-même.»

Jules alla à pas lents dans le potager où travaillait Blaise; il était honteux des excuses que son père lui avait ordonné de faire, et il ne savait de quelle manière commencer. Il restait immobile et silencieux devant Blaise, qui le regardait d'un air surpris.

«Qu'y a-t-il pour votre service, Monsieur Jules? lui demanda-t-il enfin.

—Rien, répondit Jules.

—Mais puisque vous êtes venu ici près de moi, Monsieur Jules, c'est que vous avez besoin de moi.

—Non, répondit Jules.

BLAISE

Alors je vais me remettre à bêcher, sauf votre respect, Monsieur Jules. Papa n'aime pas que je perde mon temps.

JULES, avec embarras

Blaise!

BLAISE

Monsieur Jules.

JULES, très embarrassé

Blaise!... Je suis venu... Papa m'a dit... Je ne sais pas comment dire... Je veux..., non, je dois... te demander pardon.

BLAISE, avec surprise

A moi, pardon! et de quoi donc?

JULES

Pour l'autre jour..., la serpe... Michel..., tu te souviens bien?

BLAISE

Ah! pour le mensonge! Tiens, je n'y pensais plus. Je ne vous en veux pas bien sûr, Monsieur Jules, et je suis bien fâché que vous ayez pris la peine de faire des excuses. C'est juste, à la vérité, mais cela coûte, et je vous en remercie.»

Jules, enchanté de se trouver débarrassé de cette tâche pénible, releva la tête, qu'il avait tenue baissée, et, regardant la bonne figure réjouie de Blaise, il lui proposa de venir jouer avec lui au château.

BLAISE

Cela, c'est impossible, Monsieur Jules, car papa m'a défendu d'y aller.

JULES

Pourquoi donc?

BLAISE

Il dit que ce n'est pas ma place, que je ne dois pas m'habituer à fainéanter, mais à l'aider par mon travail.

JULES

Oh! que c'est ennuyeux! Attends, je vais le demander à papa.»

Jules courut à M. de Trénilly et lui demanda la permission d'emmener Blaise.

LE COMTE

Je ne demande pas mieux, mon ami, je suis bien aise que tu joues avec Blaise, qui me semble être un bon et brave garçon.

JULES

C'est que son père veut qu'il travaille, et ne veut pas qu'il vienne au château.